

# Un journalisme de références

Richard Herlin

*Bibliothécaire-documentaliste  
à l'Ecole supérieure  
de journalisme de Lille*

Le groupe de réflexion mis en place en 1996 par le Centre de recherche de l'ESJ-Lille, et composé à la fois de journalistes et d'universitaires, a mené durant plusieurs mois un travail sur "le traitement journalistique de la complexité". Un bibliothécaire-documentaliste ne se rattache directement ni à l'une ni à l'autre de ces catégories professionnelles. Cependant, ce sont deux publics qu'il est amené à rencontrer dans le cadre de son travail. Le centre de documentation de l'ESJ assure deux fonctions : répondre aux besoins documentaires des élèves-journalistes et assister les universitaires, nombreux, qui font du journalisme et de l'information l'objet de leur étude. Il ne s'agira pas ici de donner une vision générale de la documentation de presse, mais d'envisager en quoi la documentation peut ou pourrait participer dans la presse à la résolution – ou plus modestement à une réduction partielle – de la question de la complexité.

## De la documentation

Dans une revue intitulée *Les Cahiers du journalisme*, c'est avant tout de la documentation nous semble-t-il que nous nous devons de donner une définition, sacrifiant ici au rite de l'étymologie. Pour Emile Littré, lexicographe positiviste, le mot est encore un néologisme en 1870 et il le définit dans son *Dictionnaire de la langue française* par « travail par lequel on appuie de documents une histoire, un récit, un débat ». Le terme de document, qui apparaît au XIII<sup>e</sup> siècle (latin *documentum*) est "ce qui sert à instruire" notamment dans l'acception moderne juridique de l'instruction. L'adjectif "documenté" signifie pour le *Dictionnaire Quillet de la langue française* (1975) « Qui a travaillé

sur des documents nombreux et sûrs (...) qui a pour base une sérieuse documentation ». Le terme de documentaliste apparaîtrait quant à lui vers 1935<sup>1</sup>.

La documentation, à l'instar du journalisme, génère une production éditoriale qui atteste de l'importance qu'elle revêt dans de nombreux domaines. Les termes de veille informative ou de veille technologique sont d'autres manières de parler de documentation. De grandes entreprises consacrent une part importante de leur budget à des unités dites de recherche et de développement qui abritent des unités documentaires. Les dépenses induites par ces développements sont considérables, mais – dans une société tournée vers l'économie informationnelle – la documentation participe à l'élaboration d'une information qui, dans le champ entrepreneurial, par exemple, est indispensable à la prise de décision qui elle-même débouche sur l'action et idéalement le profit. Le document est donc un contenu informationnel qui sera en ce qui nous concerne utilisé, travaillé journalistiquement, afin d'être rendu public. Documentaliste et journaliste travaillent sur un même matériau : l'information. Si la nature des opérations qu'ils lui font subir est foncièrement différente, il n'empêche que ce partage de savoir ne va pas sans poser certains problèmes relationnels<sup>2</sup>. On a vu des documentalistes de presse se tourner vers le journalisme au prétexte qu'après un certain temps passé dans un service de documentation, il ne leur semblait pas inconcevable de se mettre à leur tour à mettre en forme journalistiquement l'information. Inversement, l'idée se fait jour chez certains journalistes ou dirigeants d'entreprises de presse que seuls des journalistes peuvent occuper des postes de documentalistes, arguant du fait que la culture professionnelle nécessite qu'aux divers postes, l'on retrouve des pairs seuls à même de comprendre les impératifs de la profession. Nous ne partageons pas cette position. Une des qualités demandées au documentaliste, et qui lui est apportée par la formation qu'il a reçue, réside dans sa capacité d'adaptation à la collectivité pour laquelle il travaille. Chacune des étapes de "la chaîne documentaire", ne peut être pensée et effectuée qu'en fonction de son utilisateur final. En terme de culture, Dominique Cotte, écrivait en 1991 : « *Le journalisme est une culture de l'événement. La documentation est un art de la durée* »<sup>4</sup>.

L'argument du temps événementiel, invoqué si souvent comme une des contraintes majeures de l'activité journalistique – en même temps qu'il en est un critère définitoire – se trouve au centre de notre interrogation. L'événement constitue l'unité de mesure du temps du système médiatique. Ce temps-instant ou temps-réel exerce une double contrainte. D'une part, le journaliste voit se succéder une série d'événements qu'il doit traiter quasiment dans le même instant. Paraphrasant G. Genette, nous pourrions dire que le temps des événements racontés (diégèse) recouvre le temps de narration (mimésis)<sup>5</sup>. D'autre part, cette même succession lui interdit de s'arrêter sur un des

**« documentalistes et journalistes  
travaillent sur un même matériau :  
l'information »**

événements pour l'analyser plus en profondeur<sup>6</sup>. Cette pression "conditionne" le journaliste, lui donne ce que l'on appellera des "réflexes professionnels", et finit par déterminer un certain rapport au monde. Comment un journaliste vivrait-il un rapport différent au temps, celui du documentaliste, qui doit travailler dans la durée ?

Le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) amplifie encore ce rapport si particulier au temps. La concurrence entre les différents médias ou entre les entreprises de presse, renforce l'exigence de rapidité. La création de chaînes d'informations télévisées ou radiophoniques continues en est une manifestation. A la trilogie "la radio annonce l'événement, la télévision le montre, la presse

écrite l'explique" s'est substitué un système où la complémentarité est remplacée par la concurrence. L'information multimédia qui balbutie sur les réseaux, regroupant "l'audiovidéoscriptural", parachève ce phénomène. Le journaliste multimédia à venir devra très vite maîtriser de nouvelles techniques. Il devra peut-être se faire une autre représentation de son public. A la notion de lectorat devrait se substituer la notion de lecteur car, même si la formation traditionnelle engage déjà à "écrire pour son lecteur", l'entreprise de presse elle s'attache à conquérir des clients. L'Internet notamment renvoie à une communication de point à point. C'est l'usager qui va chercher l'information qu'il désire (*pull*) et non plus l'informateur qui lui "impose" (*push*).

N'ignorons toutefois pas qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, la tendance a déjà commencé de s'inverser. Les médias traditionnels qui s'installent sur les réseaux tentent en effet de recréer le dispositif classique d'accès à l'information, espérant compter de nouveaux clients parmi les internautes. A ces nouvelles obligations s'ajoutent en revanche de nouvelles possibilités offertes par l'hypertextualité. Le journaliste multimédia aussi bien que son "lecteur" multimédia dispose en effet par cette "navigation textuelle" de la possibilité de compléter directement des informations par d'autres données qu'il trouvera d'un simple clic de souris. Cela signifie également l'émergence de nouveaux supports documentaires que le journaliste devra apprendre à utiliser. Il s'agit certainement là d'une modification importante des processus cognitifs que certains comparent à la révolution qu'a suscitée la naissance de l'imprimerie<sup>7</sup>. Journalistes et documentalistes voient, pour le moins, leur façon de travailler modifiée ou appelée à l'être.

### **"Des têtes bien faites plutôt que des têtes bien pleines"**

« Un journaliste inculte est une calamité », assène à chaque rentrée le directeur des études de l'ESJ. « Nous ne sommes pas des Pic de la Mirandole »<sup>8</sup>, enchaîne le

directeur général de la même école. C'est dans cette tension entre deux extrêmes que se trouvent d'emblée les lauréats du concours d'entrée de l'École supérieure de journalisme de Lille. A leur première candidature, ils ne doivent pas avoir plus de 22 ans, et au minimum un Deug en poche. Certains sont allés plus loin ou sont passés par un institut de sciences politiques. Incultes il ne le sont pas, ces parcours leur conférant *a priori* une culture générale suffisante. Le viatique préalable – indispensable mais réellement suffisant ? – pour assumer leur fonction d'informateurs publics qui participeront, selon les termes d'Alfred Sauvy, à faire des sujets des "citoyens". Peut-être est-ce encore à leur entrée à l'école de Lille que nous devrions leur citer René Fell : « *Futurs journalistes, lisez, soyez curieux d'art, de philosophie, d'histoire, de science, de tout. Bouquinez, engrangez. Un jour, vous n'aurez plus le loisir de lire, ni même parfois celui d'observer. Il vous faudra vivre sur votre fonds.* »<sup>9</sup>

La mission que s'est assignée l'ESJ depuis plus de 70 ans est de former des "informateurs de métier", "opérationnels" dès leur entrée dans la profession, maîtrisant parfaitement les outils modernes de l'information, qu'elle soit écrite ou audiovisuelle. Vision technicienne, diront certains. Pas seulement, car si les outils ont pour nom aujourd'hui Nagra, Betacam ou Macintosh, chacun est persuadé ici que le bon artisan n'est pas seulement celui qui a les bons outils, mais celui qui sait en tirer le meilleur parti.

Meilleur au sens éthique. L'activité journalistique occupe une place en première ligne, vilipendée par certains, soupçonnée par d'autres, l'exigence morale, comme dans tous les domaines de l'espace public, semble se faire plus grande. Trop de dérapages constatés, trop d'imprécisions repérées obligent les journalistes à plus de rigueur, de moins le devraient-ils. Meilleur également du point de vue intellectuel. Si nous n'en sommes pas encore à mesurer une réelle "intelligence collective", du moins pouvons-nous penser que l'élévation générale du niveau d'études, l'accès aux connaissances, les médias eux-mêmes, font du lecteur, auditeur ou téléspectateur un destinataire plus exigeant, plus critique. Chacun ici a ses impératifs présents à l'esprit, enseignant comme enseigné.

Parmi les outils dont disposent les élèves de l'ESJ, un centre de documentation. Ils y trouvent des ouvrages, des revues, des dossiers de presse qui traitent du métier qu'ils vont exercer et ce sous différents aspects : histoire, sociologie, économie ou droit de l'information, des ouvrages pratiques sur l'écriture de presse, la manière de conduire une interview. L'enseignement dispensé à Lille par des journalistes des différents médias permet aux élèves-journalistes de se former plus par la pratique que par la théorie. De fait, aucun livre de cours (en tant que tel) n'est proposé. Le savoir est supposé s'acquérir par la transmission directe d'un savoir-faire de ceux qui sont déjà sur le terrain à ceux qui vont y entrer. Bien évidemment, si un étudiant désire comparer – voire

**« le bon artisan n'est pas celui qui a les bons outils, mais celui qui sait en tirer le meilleur parti »**

approfondir – un point précis, il sait que ces documents sont à sa disposition. C'est en que cela nous préférons parler "d'ouvrages pratiques" plutôt que de "manuels".

Un séminaire de réflexion professionnelle est proposé aux étudiants de deuxième année, mais c'est aussi de leur propre initiative que les étudiants liront ces ouvrages du fonds thématique, par une envie personnelle de mieux connaître l'univers professionnel qu'ils ont choisi. Les livres regroupés sous l'appellation "Médias et société" sont ainsi régulièrement empruntés. Il n'y a donc pas de "prescription" réelle, si ce n'est peut-être pour les *Droits et devoirs du journaliste*<sup>10</sup>... Comme nous le disions plus haut, cette partie du fonds de notre centre attire plus des étudiants et des chercheurs extérieurs à l'école, de différentes disciplines (histoire, sociologie, économie) qui étudient le journalisme. Comme le Centre de recherche, le développement et l'attention portée à ce fonds thématique attestent de la volonté qu'a exprimée l'ESJ de construire un pont entre le journalisme et les autres champs intellectuels.

La place réservée aux enseignements généraux demeure importante. Les 25 à 30 heures de cours hebdomadaires comportent des modules de connaissance du monde contemporain sous ses aspects politiques, économiques, culturels. L'étudiant doit s'inscrire dans un groupe thématique (religions, nationalismes, arts, etc.). Dans ce cadre précis, il sera amené à prendre plus de temps pour approfondir un dossier, et c'est là que nous le verrons utiliser le plus le fonds encyclopédique de notre bibliothèque ou d'autres centres de documentation.

Ce fonds encyclopédique est constitué de monographies et de publications qui vont de la presse généraliste française (les quotidiens *Les Echos*, *L'Equipe*, *Le*

« *il n'y a pas de prescription réelle, si ce n'est pour les "Droits et devoirs du journaliste" »* *Figaro*, *l'Humanité*, *Libération*, *Le Monde* etc., les magazines d'information générale *L'Événement du jeudi*, *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*, *Le Point*, etc. et quelques trop rares titres de la presse étrangère) à l'information spécialisée (scientifique,

économique) ainsi qu'un certain nombre de revues dites d'études. Dans ces dernières catégories se côtoient des revues telles que *Etudes*, *Esprit*, *Le Monde diplomatique*<sup>11</sup>, un certain nombre de titres édités par la Documentation française, *Les Cahiers français*, *Revue du Tiers Monde*, *Courrier du Ceducee*, *Problèmes économiques et sociaux*, *Notes et études documentaires*. Des organismes, banques, administrations, organisations nationales ou internationales nous font parvenir leur "littérature grise" (rapports, notes etc.). Signalons enfin que, mis à part l'arrivée d'un poste informatique permettant de se connecter à l'Internet et un Minitel, la documentation est essentiellement composée d'imprimés. Avec les moyens dont il dispose, le service de documentation s'efforce donc d'offrir aux étudiants l'éventail le plus large possible de titres garants de pluralisme et de diversification des sources.

La partie bibliothèque, *stricto sensu*, de ce fonds, comme on le constatera plus loin, ne répond guère aux exigences professionnelles des élèves-journalistes.

Plusieurs raisons sont invoquées qui impliquent autant les conditions d'exercice du journalisme que la façon dont une bibliothèque pour journalistes doit être pensée. Le premier élément qui explique la sous-utilisation des livres à l'ESJ tient à l'obsolescence du fonds. C'est ici le bibliothécaire qui est mis en cause et qui peut apporter des éléments de réponse.

La constitution et l'alimentation du fonds se fait à partir de l'observation qu'il fait des consultations ou emprunts de documents. Les ouvrages encyclopédiques et les usuels fréquemment utilisés sont ainsi régulièrement remis à jour, au rythme de leur parution. Concernant les monographies, le constat est qu'elles sont peu utilisées, et ce, pensons-nous, par manque de temps des emprunteurs potentiels. Et donc, nous décidons de cesser d'acheter des ouvrages généraux.

De leur côté, les étudiants prétendent ne pas emprunter des ouvrages parce qu'ils seraient trop anciens. Passons sur le fait que le seul critère de "péréemption" ne s'applique pas indifféremment à tous les ouvrages. Il s'agit, pour ne pas s'enfermer dans un cercle vicieux, de déterminer quel est l'effet et quelle est la cause. Comme nous le verrons plus loin, les relations qu'entretient le journalisme avec les autres sphères de production intellectuelle sont à l'œuvre ainsi que les pratiques éditoriales qu'il est censé influencer. Il demeure vrai, néanmoins, que parmi les possibilités que nous envisagions pour rafraichir ce fonds encyclopédique, nous pensions nous orienter vers ces collections qui font florès et qui, en un nombre limité de pages – à l'instar de la collection pionnière "Que sais-je?" – propose un point de vue autorisé et actualisé sur un sujet. Soulignons d'ailleurs que des journaux sont parfois à l'origine de ces productions : *Le Monde* avec *La Découverte*, *Libération* avec les Éditions de l'Aube, par exemple. Mais quand bien même nous proposerions ces opuscules à notre public, aurions-nous la garantie qu'ils aient le temps de les lire, du moins dans le cadre d'un travail ?

**« un service de documentation  
de presse peut compter  
plusieurs dizaines de personnes »**

Livres, revues, journaux : on s'étonnera de ne pas voir mentionner ici l'existence de dossiers documentaires ou dossiers de presse. C'est qu'effectivement depuis près de 10 ans, l'école a cessé d'en alimenter régulièrement, du moins pour la partie dite "info géné". Cette situation paradoxale entre en contradiction avec la représentation que l'on se fait, que se font nos étudiants, d'un centre de documentation de presse et nécessite donc quelques explications.

Un service de documentation de presse peut compter plusieurs dizaines de personnes. A l'ESJ, une seule personne a la charge de la documentation, une autre s'occupant de la bibliothèque. Chacun assure pour sa partie l'ensemble des tâches de gestion d'une unité documentaire, des abonnements ou achats de livres à la mise à disposition des documents au public et bien entendu, l'assistance à la recherche documentaire. Dans ces conditions, il est irréaliste de penser pouvoir constituer *a priori* des dossiers qui, dans une même journée, répondraient à des

questions, pourtant bien réelles, du type : « Qu'avez-vous sur les producteurs d'endives dans la région Nord-Pas-de-Calais ? » ou « Avez-vous un dossier sur les talibans ? » Ce choix de renoncer aux dossiers documentaires est discuté et discuté, mais comme le souligne Dominique Cotte<sup>12</sup> « l'inflation matérielle de stocks » seule le justifierait et, donnant l'exemple de *L'Express*, il ajoute : « La documentation de *L'Express* [dont il avait la responsabilité] qui emploie une équipe d'une vingtaine de personnes, découpait encore malgré un gros effort de sélectivité 3 000 articles de presse chaque semaine en 1990 (contre

« **la recherche documentaire fait partie du savoir-faire indispensable du journaliste** »

12 000 en 1986 il est vrai) ». Des chiffres qui se passent de commentaires. Mais renoncer à cette pratique cardinale de la documentation nécessite qu'on lui substitue des outils autres remplissant les

mêmes fonctions.

Ce sera, par exemple, une utilisation accrue des nouveaux moyens d'accéder à l'information. Au début des années 1980, cela veut dire le recours aux banques ou bases de données télématiques<sup>13</sup> accessibles *via* des serveurs tels que Questel. Les documentalistes, formés à l'utilisation de ces outils, doivent être capables de fournir au journaliste un dossier en un minimum de temps. C'est l'époque également où des journaux mettent à disposition du public, par le Minitel en France, leurs archives. Différents paliers permettent d'effectuer les recherches. *Le Monde* ou *La Croix*, *Libération* depuis peu, offrent ainsi la possibilité de retrouver les références ou le texte intégral de leurs articles. Ces services coûtent de 300 à 600 francs de l'heure. A ces accès en ligne s'ajoute depuis les années 1990 la possibilité de consulter les "morgues"<sup>14</sup> des journaux hors-ligne sur des CD-Rom. Leurs prix varient. Celui du *Monde* coûte aux environs de 6 000 francs par an et les mises à jour sont le plus souvent trimestrielles. Cela signifie concrètement pour un centre de documentation qui renonce à la constitution de dossiers de presse qu'il faut travailler de façon complémentaire avec ces supports : la recherche rétrospective d'articles pour un dossier se fait sur le CD-Rom où l'on récupère le texte intégral. La jonction entre la fin de la période couverte par le CD-Rom se faisant par le Minitel (références ou textes) où la mise à jour est quotidienne. *Last but not least*, l'arrivée de l'incontournable interconnexion d'ordinateurs, l'Internet qui voit se développer des sites de presse qui mettent à disposition leurs archives, fraîches ou plus anciennes, combinant ainsi la capacité de stockage des disques et la mise à jour en ligne. L'espoir, notamment chez les documentalistes, d'un accès gratuit est aujourd'hui évanoui. Nous l'avons déjà dit, "le" réseau est une autre manière de diversifier les revenus d'un média.

Ces précisions "comptables" sont importantes si l'on considère le journalisme en tant qu'il est aussi une activité économique. Nous avons évoqué plus haut l'approche "technicienne" du journalisme. Caméras, magnétophones, ordinateurs représentent des investissements financiers importants. La documentation également. La recherche documentaire, médiatisée ou non par le documentaliste, fait partie du savoir-faire indispensable du journaliste. Elle peut

avoir un coût élevé, mais elle est indispensable à l'accomplissement de son travail. Un des facteurs déterminants de l'économie journalistique, dans tous les sens du terme, est la rapidité. Rapidité pour délivrer l'information, mais nécessairement en amont, rapidité pour la fabriquer. Ainsi doit-on, dans le temps alloué à la "livraison" d'un papier, tenir compte du travail préalable à la rédaction. Une école qui s'évertue à fournir à ses élèves les meilleurs outils techniques et le meilleur savoir-faire s'efforce donc d'agir à tous les niveaux de la chaîne en donnant notamment accès à des outils de recherche documentaire rapides et fiables. « *la désinformation n'a pas attendu l'installation de postes permettant l'accès à le Web* » L'Internet en est un exemple. Si la profession ne semble pas encore s'être majoritairement emparée de ce média comme source documentaire, nombre de nos étudiants l'ont déjà intégré dans leur "boîte à outils". Ils y vont soit pour trouver une information sur un site, soit pour obtenir des informations par le biais du courrier électronique, voire d'un forum. Un exemple parmi d'autres : au moment des manifestations antigouvernementales en Serbie, un étudiant correspondait avec un étudiant de Belgrade par courriel ou la Radio B92 qui a également un site. Cette pratique nécessite bien entendu de s'attacher plus encore à respecter un des préceptes du journalisme qui est la vérification et le recoupement des sources. De ce point de vue, les détracteurs de l'Internet trouvent du grain à moudre mais la désinformation n'a pas attendu le Web. Autant que pour les sources traditionnelles demeure l'exigence de discernement et toujours il s'agira pour le journaliste de... séparer le bon grain de l'ivraie. La rapidité d'accès à la documentation classique du journaliste – même si elle est critiquée, comme nous allons le voir plus loin, c'est-à-dire essentiellement ce que disent ses confrères – doit permettre de dégager du temps et idéalement, pour nous, de compléter ces sources par d'autres plus élaborées. Car, c'est avant tout à une complémentarité des sources que nous en appelons.

Le centre de documentation de l'ESJ, récemment rattaché au Centre de recherche, engage dès à présent une évaluation des outils documentaires qu'il convient de mettre à la disposition des étudiants pour mieux coller à la réalité du métier et en même temps envisager dans quelle mesure les centres de formation peuvent anticiper les tendances qui se feront jour. Signalons d'ailleurs que l'Observatoire des pratiques et des métiers de la presse, le centre de recherche du Centre de formation des journalistes, pose dans une étude sur "Les journalistes et leur qualification"<sup>15</sup> des questions qui rejoignent les nôtres. Dans le chapitre intitulé "Tout connaître ?", il est rappelé que « *le législateur de 1935 avait bien compris le problème, lui qui renonça finalement à définir la profession de journaliste, en fonction du type de connaissances qui devraient être les siennes.* » Plus loin sont évoquées les stratégies, au demeurant souvent individuelles, qui permettent de réduire la "méconnaissance de base". Une présentatrice de radio constate : « *...il faudrait tout apprendre, mais on ne peut balayer les sujets à l'infini. La culture générale n'est jamais suffisante. Il faudrait toujours apprendre ou réapprendre.* » Et plus proche

encore de notre préoccupation : « *La lecture plus ou moins fréquente de livres, le recours à des ouvrages plus ou moins spécialisés, techniques, est la marque d'un mode d'acquisition et d'entretien des connaissances, qui s'inscrit d'avantage dans la volonté de dépasser le simple compte rendu des faits. Pour certains, les livres participent surtout d'une démarche de culture générale, qui permet de faire face à l'urgence, l'inattendu, l'imprévisible.* »

## Etat des lieux

Nous avons mené au sein de l'ESJ une enquête qui peut nous livrer quelques enseignements sur les pratiques actuelles de futurs journalistes et, également, ouvrir des pistes de réflexion sur le rôle que tient dans le dispositif de formation le centre de documentation.

Nous avons proposé un questionnaire écrit de trois feuillets comportant des questions relativement fermées. Nous avons commencé dans un premier temps par des entretiens individuels auxquels nous avons dû renoncer par manque de temps de part et d'autre. Les résultats n'auraient certainement pas été fort différents. Notre position de bibliothécaire dans l'école, les relations que nous entretenons avec nos étudiants faisaient néanmoins apparaître des éléments que nous ne nous voulions pas susciter. En clair, et c'est vrai dès lors que l'on touche à certains domaines de la vie culturelle, ces quelques entretiens furent ponctués régulièrement d'expressions qui renvoyaient soit à un sentiment de culpabilité "*je sais, c'est pas bien, mais j'ai pas le temps...*" soit à un sentiment d'être atypique. Le questionnaire écrit, avec ses propres limites, permet de rétablir une distance. L'anonymat préservé du répondant lui permettant certainement d'être plus "direct" dans ses réponses.

L'enquête comportait trois grandes parties. La première s'inscrivait dans le cadre général des pratiques de lecture et de fréquentation des bibliothèques. La deuxième s'attachait à cerner les spécificités, l'influence du milieu que représente l'ESJ. La troisième enfin portait plus précisément sur le centre de documentation de l'école.

Le questionnaire a été distribué simultanément aux 138 étudiants. Nous avons eu 32.6 % de retour. Nous avons fixé un délai maximum de réponse de vingt-quatre heures, précisant que si certains ne voulaient pas y répondre, nous désirions néanmoins récupérer l'imprimé. Une non-réponse eut ou aurait pu signifier pour nous qu'il n'y avait pas nécessité ou volonté de répondre à ce genre de questionnaire. Les déductions que nous ferons dès maintenant à partir des statistiques sont forcément discutables, nous les risquons néanmoins.

La répartition du taux de réponses effectif peut aussi être interprétée. Les "Première année" (1ère A) ont répondu à 51.8 %, les "Journaliste & Scientifique" (J & S) à 38.5 %, les "Deuxième année" (2ème A) ne représentent que 18.5 %, quant à la section "Presse hebdomadaire régionale" (PHR), un problème lors de la diffusion explique malheureusement et certainement la non-participation (un

seul retour dans les délais). La faible participation des 2ème année peut trouver son origine dans le fait qu'ils étaient, au moment de l'enquête, engagés dans la phase intensive, phase de simulation "grandeur nature" du travail de journaliste. Leurs préoccupations leur laissent peu de temps pour autre chose que les activités de cette dernière ligne droite avant l'entrée en profession. Nous ne dirons rien des 51,8 % des 1ère année, chiffre qui représente dans nos démocraties la majorité... Considérons plus sérieusement que le résultat global, près d'un tiers de réponses, constitue la limite acceptable pour traiter ce genre d'enquête.

Dans la première partie, nous demandions ce que lisaient les sondés avant leur entrée à l'ESJ. Pour la presse quotidienne, c'est *Le Monde*, avec 84,4 %, qui arrive en tête, suivi de *Libération*, mais relativement loin derrière, avec 53,3 %. On peut voir là, à n'en pas douter que c'est la prescription, qui explique ce résultat. Le journal de référence, quel que soit le cursus, assure sa prédominance. Certains commentent d'ailleurs que c'est la préparation au concours d'entrée qui a joué ce rôle de prescripteur. On peut noter qu'une fois à l'ESJ, l'écart se réduit voire s'inverse. 80 % des étudiants déclarent lire *Libération* contre 77,7 % pour *Le Monde*. Comme nous le verrons plus loin, un des points positifs trouvés à l'ESJ, et à son centre de documentation, c'est qu'ils permettent de découvrir plus de titres, donc de diversifier les lectures de presse. Concernant la lecture des quotidiens, soulignons les 20 % emportés par la PQR (Presse quotidienne régionale). Un résultat que l'on peut trouver positif pour une population jeune quand on sait les efforts que font les titres de ce secteur pour garder ou conquérir cette tranche d'âge qui les considèrent souvent comme le "journal de papa", voire de "grand-papa".

Pour la presse périodique d'informations générales, c'est *Le Nouvel Observateur* qui arrive premier (48,8 %) et qui le reste à l'ESJ avec 37,7 %. Il est suivi par *L'Express* (40 % puis 28,8 %). A noter le résultat du *Courrier international* qui, après dix ans d'existence, semble être en progression chez nos étudiants. Il accède ailleurs de façon plus générale au rang des titres prescrits, parfois en complément ou au détriment du *Monde diplomatique*. Il est lu par 11,1 % avant l'entrée à l'école et par 17,7 % une fois dans les murs. Nous pourrions bientôt voir se dessiner la même progression pour *Les Inrockuptibles* qui est en train d'acquérir ses lettres de noblesse (voir la note 32). Si la mise à disposition de nombreux périodiques ouvre l'éventail de ceux qui sont consultés, on pourrait dans le même temps déplorer que ce soient néanmoins toujours à peu près les mêmes titres qui sont lus.

La presse périodique d'information spécialisée ne s'est pas laissée mettre en statistiques et c'est logique. Ici, chacun cite un titre en fonction d'un centre d'intérêt personnel qui peut aller d'une passion pour un sport (*Volley Magazine*) ou pour une région (*Massif Central Magazine*). La presse consacrée au cinéma fait plus d'adeptes, et c'est en accord avec le public de ce média majoritairement jeune. Il en va de même pour la presse satirique.

**« Les Inrockuptibles est en train d'acquérir ses lettres de noblesse »**

Concernant la lecture d'ouvrages, les résultats placent 51 % des futurs étudiants de l'ESJ dans la catégorie des "gros lecteurs" qui considèrent la lecture avant tout comme un plaisir auquel 57,7 % peuvent consacrer quotidiennement une heure et plus. Une fois à l'ESJ, c'est la lecture de la presse qui va prendre le dessus. « Plus je progresse dans mes études, moins je lis de romans ou d'ouvrages de fond », commente l'un des répondants. « Je lis moins de romans ou de biographies et plus de magazines, plus de journaux », précise un autre.

En effet 84,5 % des répondants déclarent que leurs pratiques de lecture ont été modifiées depuis qu'ils sont à l'école de journalisme. 46,6 % se disent "freinés", 20 % "favorisés" et 31,2 % "modulent", 2,2 % ne se prononcent pas. Les étudiants lisent, c'est évident ; ce qui change, c'est la façon de le faire et les supports. « A une lecture carrément "volage" (de la presse) s'est substituée une lecture plus "rigoureuse" qui poursuit le vain espoir de tout couvrir. » Le "questionnaire d'actualité"<sup>16</sup>, désigné comme frein à la lecture par certains, peut aussi être envisagé comme participant à cette rigueur. La lecture de la presse occupe encore une heure ou plus dans la journée pour 26,6 % des étudiants. Il n'en reste que 6,6 % à déclarer consacrer le même temps pour les ouvrages pour l'entretien de la culture générale. De fait, pour les ouvrages, c'est la catégorie "Romans/Fictions" qui se trouve en tête (88,8 %) suivie par les essais (55,5 %) et loin derrière, les écrits documentaires (20 %).

Il s'agissait de voir ensuite comment les étudiants se documentent pour traiter un sujet. Qu'il soit factuel ou de fond, c'est la presse qui est la principale source. Pour le premier type, 75,5 % des répondants ont recours à la presse directement (44,4 %) ou aux dossiers de presse (31,1 %). Pour le second type, on arrive à un résultat cumulé de 55,5 %. Les diverses sources orales (téléphone, rencontres, interviews) représentent dans le premier cas 59,9 % (dont 2,2 % de contacts avec des journalistes) et des taux à peu près identiques s'il s'agit d'un sujet de fond, le recours à des journalistes ou experts passant quant à lui à 8,8 %. Précisons ici que la documentaliste de l'ESJ est considérée comme source pour un sujet factuel par 4,4 % et le bibliothécaire par 6,6 % pour un sujet de fond.

Nous avons par ailleurs demandé d'estimer le temps dévolu à la préparation documentaire. Ils sont 26,6 % à estimer qu'ils y consacrent un tiers du temps, 15,5 % la moitié, à peu près autant à ne pas savoir. 20 % des répondants déclarent y consacrer moins d'un cinquième du temps total. Ceux qui ne savent pas rejoignent les 58,9 % qui considèrent que c'est variable selon le média concerné. La presse écrite demande plus de préparation que les médias audiovisuels, ces derniers laissant par ailleurs moins de temps. Sur la proportion de temps utilisé, il serait intéressant de détailler ce que recouvre la pratique documentaire. Toute recherche en ce domaine comporte de façon inévitable ce que l'on appelle du "bruit", un certain nombre de réponses non pertinentes, ou au contraire du "silence", des réponses qui échappent à la requête. De plus, les étudiants de l'ESJ doivent constituer eux-mêmes matériellement leurs dossiers, et ce n'est pas une

donnée négligeable, loin s'en faut. La recherche dans les index est longue, la reprographie est fastidieuse. C'est en tout cas la situation actuelle. C'est notamment à cette étape que les outils informatiques doivent permettre d'économiser un temps précieux.

Nous demandions ensuite si les intervenants de l'école prescrivaient la lecture au cours d'un exercice. Les résultats sont ici plus difficilement interprétables car notre questionnaire ne faisait pas de distinction nette entre les intervenants des enseignements généraux et ceux des enseignements professionnels. Les quelques commentaires ajoutés par les étudiants laissent néanmoins penser que ce sont les premiers qui sont les plus prescripteurs. Citons quand même une étudiante évoquant les enseignements professionnels : « *Il y a un ou deux intervenants qui nous ont pris en flagrant délit d'inculture et qui ont insisté sur l'obligation de toujours se documenter un minimum.* »

Une autre série de questions avait pour objectif de dessiner le rapport qu'entretenaient les étudiants aux bibliothèques ou centres de documentation. 40 % déclarent avoir fréquenté leur CDI de collège ou lycée régulièrement, 69 % les bibliothèques universitaires. A la question de savoir s'ils avaient été initiés à ces outils, 48,8 % déclarent que non pour les CDI et 57,7 % pour les bibliothèques universitaires. A l'ESJ, ils sont 71,1 % à fréquenter régulièrement la bibliothèque-documentation, et 28,8 % occasionnellement. A 100 %, ils viennent pour y lire ou emprunter la presse et à 46,6 % pour faire de même avec les ouvrages.

Les deux dernières questions concernaient les médias utilisés pour s'informer. C'est la radio qui arrive bon premier (64,4 %), suivie de la presse écrite (51 %) puis de la télévision (35,5 %). Quant aux nouveaux supports (télématique, CD-Rom, l'Internet) 51,1 % déclarent ne jamais en utiliser aucun, 44,4 % utilisent l'Internet, 6,6 % ont utilisé des CD-Rom.

L'importance que revêt la radio en tant que source d'information, mais nous n'y insisterons pas ici, devrait nous pousser à nous interroger sur la place qu'occupe et que pourrait occuper ce média. Il y aurait certainement à la reconsidérer. C'est souvent la télévision qui est d'abord envisagée comme le premier média de masse et qui attire l'attention des sociologues, que ce soit un Bourdieu ou un Wolton, qui s'intéressent à la communication. La radio est pourtant plus omniprésente encore, du radio-réveil, à l'autoradio ou au tuner. C'est elle qui figure dans les pages Info de l'annuaire téléphonique : "Une seule source d'information : la radio" en cas de crise. Que l'on considère son rôle au Rwanda (Radio Mille Collines) ou en Serbie récemment, Radio Urgences en France pour une crise qui dure... Et paradoxalement, c'est elle qui laisse le moins de temps par son exigence d'instantanéité et la réduction de ses formats à une démarche documentaire de qualité et à un rendu journalistique qui permettrait de contribuer à la réduction partielle de la complexité qui nous occupe ici.<sup>17</sup>

Ce rapide sondage dans l'univers de l'ESJ corrobore les enquêtes sur la lecture, aujourd'hui nombreuses, qui l'ont précédé. Nous n'en pouvons

néanmoins faire l'économie. Nos élèves-journalistes sont encore des étudiants, aussi pouvons-nous ajouter à la synthèse de nos résultats celle de Bernadette Seibel<sup>18</sup> :

« Après la recherche pionnière de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, en 1964<sup>19</sup>, sur les étudiants en lettres et en sciences humaines qui situaient les pratiques de lecture dans le rapport à l'école et à la culture, l'intérêt pour la lecture des étudiants s'est surtout cantonné aux investigations sur les loisirs et les pratiques culturelles des Français. Cette première recherche faisait d'ores et déjà apparaître (...) l'intensité de lecture chez les étudiants sur-sélectionnés des classes populaires.

Il faut attendre près de trente ans pour voir renaître la recherche sur les pratiques de lecture des étudiants. Certes, auparavant, dans les années 80, les études engagées (...) avaient fait apparaître de nouveaux comportements de fréquentation et d'utilisation des lieux publics de lecture, ainsi que des spécificités dans les goûts des étudiants. (...)

Le constat de la baisse de la lecture, notamment chez les étudiants, coïncide avec la forte extension de leur nombre au moment où la relative démocratisation de l'accès à l'enseignement supérieur et la croissance des effectifs auraient dû conduire à gonfler les rangs des gros lecteurs traditionnels<sup>20</sup>.

L'apport de l'ensemble de sondages et recherches réalisés (...) permet de relativiser la baisse de la lecture. Et permet pour la première fois une approche différenciée des comportements de lecture définis par des indicateurs standardisés. Le niveau de formation, approché par deux dimensions, le niveau d'études obtenu et le type de filière d'accès à l'enseignement supérieur demeurent les principaux facteurs de différenciation de la propension à lire et de l'intensité de la lecture.

(...) La nature des textes lus permet de mesurer la diversité des goûts des étudiants et leur degré de recherche de rentabilité scolaire de leurs lectures, ceux-là pouvant se confondre avec celle-ci, chez certaines fractions de littéraires notamment. Si, en période scolaire, la priorité des notes de cours et des livres ou photocopiés liés aux études est flagrante, elle n'exclut pas la fréquentation d'œuvres romanesques qui demeurent la lecture majoritaire de vacances. Celle-ci peut s'accompagner, chez les plus forts lecteurs, de la lecture d'essais, particulièrement distinctive avec celle des romans étrangers.

L'analyse des titres effectivement lus pendant ce temps non scolaire permet, pour la première fois, de cerner le poids des diverses instances de prescription sur les lectures des différentes catégories d'étudiants, et de mesurer le degré de rentabilité scolaire des lectures apparemment les plus libres. (...) Il faudrait également mieux prendre en compte, dans l'explication des comportements, le poids des dispositions intellectuelles et des projets d'apprentissages selon les disciplines, et analyser comment se mettent en place, à partir des processus de scolarisation, des formes d'interprétation collectives. »

## **Il y a 20 ans déjà...**

Parmi les documents que nous avons consultés pour rédiger cet article figure un essai, c'est ainsi que le désigne son auteur, qui partait lui aussi d'une enquête menée au Québec non plus chez des étudiants, mais chez des journalistes. Il nous

a paru intéressant de la mettre en parallèle avec la nôtre, beaucoup plus modeste. Vingt ans après, ce document reste d'une pertinence absolue et révèle *mutatis mutandis* ce que nous constatons aujourd'hui.

Dans l'introduction de la recherche sur *Le journaliste et sa documentation*, De Bonville souligne l'importance dans les études consacrées au journalisme du "point de vue fonctionnel et social", à son pouvoir. Peu de monographies, note-t-il, portent, en 1977, sur les pratiques de ce métier. L'auteur se donne comme objet « *les habitudes et les sources documentaires de journalistes de la presse quotidienne francophone du Québec* »<sup>21</sup> affirmant « *qu'ils [les journalistes] sont de faibles utilisateurs de documentation et que leurs lectures se limitent très souvent aux articles qui constitueront l'édition quotidienne du journal et aux autres journaux* ».

De Bonville emprunte à Abraham Moles des concepts élaborés dans *Sociodynamique de la culture*<sup>22</sup>. Moles propose un cycle socioculturel de base. La société globale, "le macromilieu", forme un cadre dans lequel des créateurs d'idées nouvelles, regroupés en "micromilieus" spécialisés, forment une société intellectuelle. Les messages émis par ces micromilieus constituent un tableau socioculturel. Les médias puisent "selon certains critères" dans ces messages et composent un nouveau produit qu'ils livrent après transformation à la "société globale".

### **Que représente l'activité documentaire dans l'ensemble des activités professionnelles du journaliste ?**

L'étude de De Bonville se fonde sur un travail hebdomadaire des journalistes de 37 heures en moyenne, certains d'entre eux y incluant "la lecture de livres et de périodiques liés à l'activité professionnelle". Huit activités documentaires y sont recensées. Recherches de sources d'informations orales : entrevues personnelles avec des sources d'information, conversations téléphoniques avec des sources d'information ; rencontres collectives avec des sources d'information (conférences de presse) ; assistance à des congrès ou autres activités publiques ou privées d'organismes ; discussion avec des journalistes. Sources d'informations écrites : consultation et analyse de documents ou de toutes formes d'informations écrites (journaux, revues, dossiers, livres, etc.) ; lecture de lettres et de réponses ; rédaction et expédition des articles.

En pourcentages, on obtient 26 % du temps consacré à la "cueillette de l'information orale", 12 % à des "rencontres collectives avec des sources d'information et la participation à des congrès et autres manifestations publiques d'organismes", 29,1 % dévolus à la rédaction et 24 % pour "la lecture, l'étude et

**« les journalistes sont de faibles utilisateurs de documentation »**

le traitement de documents". Le reste du temps est dévolu à diverses activités (courriers, etc.). La moyenne des sources d'information recueillies par les cinq grands journaux québécois donne 62 % pour l'information orale et 38 % pour l'information écrite. De Bonville conclut donc que « *la lecture et la documentation constituent [en terme de temps consacré à cette activité, NDLR] une part importante, voire essentielle, des activités du journaliste* ». Mais d'ajouter que si « *les journalistes considèrent la documentation comme utile voire importante, ils lui accordent une place et un rôle secondaires dans leur activité* ».

Vient ensuite l'énumération des documents consultés. La dépêche d'agence, le communiqué de presse, le journal quotidien, le magazine d'information, le périodique spécialisé de vulgarisation, le périodique professionnel, les périodiques scientifiques spécialisés, les monographies, les publications officielles, les rapports et documents techniques, les statistiques, les bibliographies, les répertoires d'événements, les autres ouvrages de référence (dictionnaires de langue). Nous ne nous appesantirons pas ici sur les statistiques données, certaines relevant de la spécificité du *corpus* du chercheur. En revanche, l'explicitation qu'il en donne mérite d'être rapportée. Il la trouve chez Jeremy Tunstall<sup>23</sup> pour qui la nouvelle est définie en fonction d'un consensus des pairs : « *What the competition is saying, and what the competition is not saying, but would if it could* ». « *Les collègues et compétiteurs sont des modèles de comportement et aussi des sources d'information* », traduit pour sa part De Bonville.

De Bonville note également « *qu'il existe, semble-t-il, une césure entre les spécialistes des sciences humaines et les journalistes. S'il est vrai que les universitaires lisent les journaux, il est moins évident que les journalistes prennent connaissance de la production des universitaires. (...) la presse est le lieu du singulier, de l'individuel, du nommé et de l'accident tandis que le langage du scientifique tend à réduire ces particularités à des types, à des espèces et à des genres (...) Car, en fait, ce sont des problèmes semblables sur lesquels sociologues et journalistes se penchent, quoique selon des méthodes et des points de vue différents.* » Nous allons y revenir plus loin.

**« les collègues et compétiteurs  
sont des modèles de comportement  
et des sources d'information »**

La partie suivante du travail de De Bonville décrit les centres de documentation des quotidiens et de la relation entre les journalistes et les documentalistes que nous éluderons ici<sup>24</sup>. Le manque de dextérité documentaire des journalistes mis en avant par l'auteur devrait finalement selon lui être compensé par « *des centres de documentation dynamiques dont le personnel jouirait des outils de travail et de la formation professionnelle nécessaires à une intégration efficace de la documentation à l'information* ». Dont acte.

Et pour clore ce renvoi à une étude faite en d'autres temps, en un autre lieu, une dernière citation empruntée à De Bonville qui appuie encore le présupposé de cet article :

« *Nécessité de la culture politique, de la culture historique, d'une formation juridique, économique et sociologique élémentaires. Comment peut-on envisager*

*d'informer ses lecteurs sur des phénomènes complexes sans soi-même les comprendre ? Le journal quotidien est trop souvent une foire aux clichés (...). Les journalistes cèdent aux slogans des propagandistes faute souvent de sens critique appuyé sur une solide formation. La société contemporaine est complexe. Les modifications les plus importantes s'y produisent en profondeur. Cette situation exige un effort constant de réflexion. Elle commande aussi des médias aptes à répondre aux exigences de milliers de spécialistes et de techniciens qui cherchent à situer leur action. (...) La préséance de l'information sur la nouvelle, de l'élucidation sur la primeur, de l'explication sur le spectacle. Telle devrait être la motivation des journalistes à une meilleure formation, à l'apprentissage de méthodes de travail rigoureuses, à l'acquisition d'une indispensable dextérité documentaire. Cette conception minoritaire du journalisme, en se répandant, imposerait, comme source de pouvoir normatif, le public lecteur au lieu du collègue concurrent. Les journalistes, plutôt que d'œuvrer inconsciemment, à cause de leurs normes professionnelles, à la concentration effective de l'information, participeraient efficacement au pluralisme du contenu de presse. Encore faudrait-il qu'ils possèdent au sein de l'entreprise, le pouvoir de définir la nouvelle et l'information. Or les facteurs structurels et idéologiques qui déterminent la nature des médias et orientent leur comportement fonctionnel pèsent d'une telle emprise sur les comportements journalistiques qu'ils interdisent toute modification profonde. Avant d'élever cette hypothèse au statut d'explication, cependant, il faudra que les journalistes fassent la preuve péremptoire de leur compétence.(...) L'analyse des habitudes documentaires des journalistes et des centres de documentation de presse peut avoir une influence sur ces derniers en mettant à jour des faiblesses, en dégagant des lignes de force qui pourraient influencer l'évolution de la pratique journalistique. »<sup>25</sup>*

## **Les journalistes vus par d'autres acteurs de la connaissance**

Nous voudrions ici montrer le rapport dialectique du champ journalistique avec d'autres champs de production intellectuelle, les allers et retours entre l'écrit journalistique<sup>26</sup> et les autres lieux de production de l'écrit ou plus largement de la connaissance<sup>27</sup>. Nous prenons comme point de départ l'axiome de Balzac souvent tronqué : « Si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer. En effet, il y a, dans les événements humains, une force supérieure que la discussion, que le bavardage de l'homme – imprimé ou non – ne peut pas enrayer »<sup>28</sup>. Ce nonobstant, le "faiseur d'articles de fond" – troisième variété dans la taxinomie balzacienne des journalistes – semble trouver quelque grâce à ses yeux : « En étudiant les questions commerciales ou agronomiques, les livres de haute science, ce publiciste conserve de la rectitude dans les idées. Ses articles se comptent par trois ou quatre tous les mois. (...) L'article de fond exige la connaissance du livre dont on s'occupe et de la science dont il traite ; ainsi ce rédacteur gagne-t-il peu d'argent (...) L'article de fond manque dans les journaux, qui commencent à être pleins de vide. Aucune feuille n'est assez riche pour rétribuer le talent consciencieux et les études sérieuses. »

En 1910 Max Weber<sup>29</sup> pose la question : « *Que serait la vie moderne sans le caractère public spécifique engendré par la presse ?* » et ajoute que « *le premier des sujets que notre société juge propres à subir un traitement purement scientifique, c'est une sociologie de la presse* ». Passons sur l'appel à une "grande confiance et bienveillance" des milieux dirigeants de la presse qui ne doivent craindre « *une quelconque critique moralisante de la situation* ». Parmi les interrogations, « *quel effet engendre le journal ? Quelles conséquences de l'habitude qu'a prise l'homme moderne d'absorber, avant de commencer sa journée de travail, un ragoût qui lui impose une sorte de course-poursuite à travers tous les domaines de la vie culturelle, de la politique au théâtre en passant par tous les autres sujets possibles ?* » Et de noter également que contrairement aux Allemands, Américains et Anglais « *le Français veut d'abord une presse d'opinion. Mais pourquoi ? Car l'Américain par exemple n'attend rien d'autre de son journal que des faits. Les opinions que la presse publie au sujet de ces faits ne lui paraissent même pas dignes d'être lues : en bon démocrate, il est convaincu qu'en principe, il s'y entend tout aussi bien, si ce n'est mieux que celui qui rédige l'article* »<sup>30</sup>.

En 1965, Madeleine Varin d'Ainvelle écrit : « *Vulgariser, communiquer un savoir, informer, sont œuvres de plus en plus difficiles, tant la complexité et l'accélération du monde s'accroissent. (...) l'homme risque de se laisser bercer par les simplifications les plus élémentaires qui flattent son amour propre, calme ses peurs, encouragent ses appétits*<sup>31</sup>. *Entre lui et l'actualité écrasante, entre lui et l'accélération du savoir, entre lui et la complexité politique, entre lui et tous les divers rouages qui entraînent son existence, l'homme a plus que jamais besoin d'intermédiaires. Sans eux il est séparé des initiés, isolé, livré à son ignorance, proie facile de toutes les propagandes : il vit dans le monde sans le comprendre (...)* »<sup>32</sup>.

**« le journalisme a pris  
de plus en plus vivement conscience  
de sa possibilité de créer  
l'événement »**

Pour les vingt dernières années c'est du livre *Le pouvoir intellectuel en France*<sup>33</sup> de Régis Debray – qui lui-même crédite Bourdieu (1966) – que nous sommes arbitrairement partis. Le médiologue y définit "l'appareil d'information", le cycle média qui constitue un monde en soi. Nous lui emprunterons essentiellement "une feuille volante et non marchande" de Gilles Deleuze qu'il fait lui-même figurer en note de cette partie de son essai :

« (...) *Le journalisme, en liaison avec la radio et la télé, a pris de plus en plus vivement conscience de sa possibilité de créer l'événement (les fuites contrôlées, Watergate, les sondages ?). Et, de même qu'il avait moins besoin de se référer à des événements extérieurs, puisqu'il en créait une large part, il avait moins besoin aussi de se rapporter à des analyses extérieures au journalisme, ou à des personnages du type "intellectuel", "écrivain" : le journalisme découvrirait en lui-même une pensée autonome et suffisante. C'est pourquoi, à la limite, un livre vaut moins que l'article de journal qu'on fait sur lui ou l'interview à laquelle il donne lieu. Les intellectuels et les écrivains, même les artistes, sont donc conviés à devenir journalistes s'ils veulent se conformer aux normes. C'est un nouveau type de pensée, la pensée-interview, la pensée-entretien, la pensée-minute. On imagine un livre qui porterait sur un article de journal et non plus*

*l'inverse. Les rapports de force ont tout à fait changé entre journalistes et intellectuels. Tout a commencé avec la télé, et les numéros de dressage que les interviewers ont fait subir aux intellectuels consentants. Le journal n'a plus besoin du livre. Je ne dis pas que ce retournement, cette domestication de l'intellectuel, cette journalisation soit une catastrophe. C'est comme ça : au moment même où l'écriture et la pensée tendaient à abandonner la fonction-auteur, au moment même où les créations ne passaient plus par la fonction-auteur, celle-ci se trouvait reprise par la radio et la télé, et par le journalisme. Les journalistes devenaient les nouveaux auteurs et les écrivains, qui souhaitaient encore être des auteurs, devaient passer par les journalistes, ou devenir leurs propres journalistes. Une fonction tombée dans un certain discrédit retrouvait une modernité et un nouveau conformisme, en changeant de lieu et d'objet. C'est cela qui a rendu possibles les entreprises en marketing intellectuel.* »<sup>34</sup>

En 1984, Rémy Rieffel<sup>35</sup> reprend peu ou prou le même argumentaire dans *L'élite des journalistes* en s'appuyant dans le chapitre V intitulé "Bricolage" sur le poste de "critique littéraire", "ni totalement journaliste, ni complètement intellectuel". R. Rieffel pense avec François Bourricaud<sup>36</sup> que nous vivons une double crise « celle de la culture générale d'une part, et celle de l'autorité professionnelle d'autre part, (qui) aboutit à un dérèglement du marché de la reconnaissance puisque celle-ci n'est plus uniquement accordée par les pairs. (...) les scientifiques, les chercheurs, (...) préfèrent désormais se servir du marché offert par les médias pour entrer directement en relation avec le grand public, source de légitimation sur un marché bien plus ample et gratifiant ». Le "bricolage" vient du fait que « certains journalistes ne sont plus à même de maîtriser l'ensemble des ressources mises à leur disposition (source d'information et d'inspiration). Les critiques littéraires, plus particulièrement, devant le flot de la production intellectuelle et les intérêts spécifiques en jeu, s'orientent de plus en plus vers des comptes rendus intéressés et partiels. Ils se sentent d'ailleurs un peu démunis et pris au dépourvu pour juger de la qualité d'un ouvrage, notamment par manque de temps, de références et de distance ». Les auteurs quant à eux « tendent à s'assurer un rapide succès en bâclant leurs ouvrages ou en s'improvisant experts en tel ou tel domaine, étranger, très souvent, à leur spécialité ».

En 1993, pour Denis Ruellan, ce n'est plus de bricolage dont il s'agit mais de flou<sup>37</sup>. « Si l'imprécision que nous reconnaissons dans les représentations, écrit-il, ne procédait pas seulement d'une utilité de positionnement social, mais était aussi façonnée par un mode de production journalistique, une manière de dire un sens au social et à l'histoire, une façon d'appréhender la complexité, dont les règles seraient, elles aussi, fluides – règles qui, pour sciemment mal définies qu'elles soient, n'en seraient pas moins spécifiques et efficaces ? (...) Si, en soi, le journalisme était un savoir-faire professionnel flou ? (...) Dans l'esprit des reporters, la quête de clarté des réalités complexes rejoint très souvent celle de l'attractivité de la restitution. Le travail journalistique fait entrer en ligne de compte simultanément deux nécessités : comprendre et faire comprendre. Ces deux nécessités sont ailleurs plus séparées ; ainsi les sciences sociales se préoccupent de

*comprendre dans le sens où elles se donnent pour mission d'interroger la complexité et d'en proposer une explication (...). Le journalisme de reportage (...) est préoccupé à la fois de la compréhension du complexe et d'efficacité de sa restitution ».*

En 1997 c'est Pierre Bourdieu qui remet le débat sur la place publique, pouvons-nous dire, avec son "petit livre rouge" qui inaugure une nouvelle collection au titre éloquent "Raisons d'agir". Dénonçant le rôle de la télévision, il dénonce le pouvoir des journalistes. Il est vrai qu'aujourd'hui, le journaliste se

**« Pierre Bourdieu accepte aujourd'hui de faire la couverture des Inrockuptibles »**

transporte de l'écrit à l'audiovisuel. Certains journalistes, s'ils ne sont pas mus par la nécessité, se propulsent volontairement – et parfois en vingt-quatre heures – d'un média à un autre<sup>38</sup>. Une attitude qui pourrait participer de l'incapacité à rendre compte de façon satisfaisante de la

complexité. A moins qu'un trajet dans la capitale puisse être propice à la réflexion. Les péripatéticiens ne réfléchissaient-ils pas à l'ordre du monde en marchant ? « On peut ainsi déplorer avec Pierre Bourdieu le caractère circulaire d'une information qui, selon lui, s'alimenterait moins aux sources qu'à un effet de milieu et à des discussions entre journalistes », écrit le journaliste Nicolas Weill<sup>39</sup>. La presse aura d'ailleurs largement rendu compte de "cette brochure (95 pages) de trente francs"; citons encore Dominique Wolton, spécialiste de la télévision fustigée par Bourdieu, interviewé par Jean-Philippe Moinet dans *Le Figaro* du 29 janvier 1997 pour qui les médias « pourraient élargir leur cercle de références (intellectuels ou autres) et éviter ainsi l'autonarcissisme mutuel (sic) ». Enfin c'est peut-être pour lancer ce mouvement que Pierre Bourdieu accepte aujourd'hui de faire la couverture de l'hebdomadaire *Les Inrockuptibles*<sup>40</sup>

Notons ici la position d'un autre sociologue. Le dernier ouvrage de Michel Wieviorka<sup>41</sup> est une compilation parmi les nombreuses auxquelles la production éditoriale nous a habitués. Ce qui est notable ici, c'est que l'introduction du sociologue porte justement sur la différence qu'il y a entre sa pratique professionnelle et celle de journaliste et, partant, ses conditions de production. Les colonnes du journal *Libération* lui ont été ouvertes une fois par mois dans une page intitulée "Rebonds"<sup>42</sup> Il a pu y réagir à des événements qui entrent dans les champs qui sont les siens – ès qualité de sociologue – racisme, terrorisme, multiculturalisme. Réactions "à chaud" que l'auteur accepte mais pense nécessaire de rassembler sous la forme d'un livre. Les différentes "chroniques" acquièrent alors une fonction différente. Distanciées de l'actualité où elles avaient été produites, elles prennent sens. Une approche "scientifique" raisonnée se fait jour. Le dernier chapitre est écrit par Michel Samson, le journaliste qui avait offert au sociologue cette page mensuelle. Et c'est quasiment sous la forme d'un apologue que le journaliste nous invite à réfléchir à ce qui fait leur différence. Tandis que l'un dit qu'il lui faut maintenant se retirer pour analyser et "écrire" ce qu'il a vu, l'autre se dit attiré par un rat qu'il pourrait bien utiliser pour attaquer son papier sur l'état actuel de la Russie. Plus qu'un simple renvoi d'ascenseur, car

Michel Wieviorka en appelle à « la complémentarité des démarches sociologiques et journalistiques ». La quatrième de couverture annonce : « *Le pari de Michel Wieviorka : revenir sur ses commentaires des années quatre-vingt-dix, garder et valoriser ce qui fut écrit à chaud, le regarder en savant – comme aurait dit Max Weber – , mais en s’interrogeant sur son engagement de chercheur, d’intellectuel dans la cité, aux confins du politique. (...) Pour Michel Samson, l’éditer dans les pages d’un quotidien, c’est dire au lecteur que le monde est plus compliqué (ou plus simple parfois...) que ce qui est décrit par le journal.* »

Nous pouvons considérer que le matériau journalistique constitue pour les universitaires comme pour les journalistes une source de documentation incontournable. En sciences sociales, il suffit de prendre la fin d’un mémoire pour constater qu’une bibliographie raisonnée fera apparaître les ouvrages de références du champ concerné, puis les articles parus dans les revues spécialisées de ce champ et enfin un certain nombre d’articles ou de références de documents tirés de la presse écrite, voire aujourd’hui audiovisuelle. Dans ce sens, qui tend à être un sens unique comme le regrettait déjà De Bonville, le matériau journalistique, qu’il soit convoqué pour renforcer une thèse ou au contraire pour être critiqué, est présent. Il aura participé au travail de recherche et d’élaboration, d’un article ou d’un mémoire. A quelques exceptions près, il est rare de voir un article de presse généraliste, un journal télévisé ou radiophonique s’appuyer sur des sources universitaires<sup>43</sup>. Sauf à considérer que le document en question dépasse le cercle des initiés, en faisant par exemple l’objet d’une édition commerciale expurgée et qui le rende accessible à un plus large public. N’y aurait-il pas comme le disait plus haut Michel Wieviorka, à encourager une complémentarité, un véritable aller et retour entre journalistes, ou futurs journalistes et les autres acteurs de la connaissance<sup>44</sup> ?

— Vous ne lisez jamais les livres que vous brûlez ?

Il se mit à rire.

— C’est contre la loi.

— Oh, c’est vrai<sup>45</sup>.

L’écrit demeure, et “fonctionnellement” nous sommes sollicités à longueur de journées par des mots, des phrases, des textes plus ou moins longs, de natures variées. Indubitablement nous lisons énormément. Pour nous en convaincre, tant la chose nous paraît évidente, n’oublions jamais qu’elle ne l’est pas pour tout le monde. La crise économique qui s’accompagne de la nécessité de changer d’emplois, donc de remplir des formulaires de rédiger des lettres ou des *curriculum vitæ* plus fréquemment, aura peut-être permis de révéler qu’il existe encore dans nos sociétés un taux d’analphabétisme ou d’illettrisme que la seule conscription obligatoire des jeunes hommes avait sous-estimé.

Lire beaucoup, c’est d’abord lire une quantité impressionnante de signes. Notre civilisation audiovisuelle en a réduit ou modifié une partie. Le recours aux pictogrammes permet l’accélération de la réception des messages. Les panneaux

**« il existe encore dans nos sociétés  
un taux d’analphabétisme  
ou d’illettrisme sous-estimé »**

de la circulation routière en sont la manifestation symbolique la plus patente. L'automobile, archétype de la civilisation de la vitesse, a donné lieu à la codification de la route. L'injonction donnée par un simple panneau sous-tend un discours. Un triangle balisant une intersection me dit que deux routes vont se couper, qu'il faut que je ralentisse, qu'il a été convenu par le législateur que je céderai la priorité aux véhicules qui viendront de ma droite etc.<sup>46</sup>

Ce n'est pas cette lecture fonctionnelle qui est ici en cause. C'est plus sa qualité. A l'aune de l'époque, la lecture est fragmentée. Le temps, disons-nous, ne nous autorise plus la lecture continue, linéaire. Il nous presse. Nos empan de lecture sont eux-mêmes altérés, pour le moins modifiés, par l'image animée – le cinéma, et son "écriture elliptique", la télévision, les jeux électroniques – qui nous font appréhender différemment le scriptural. Les techniques d'impression ont permis de diffuser plus rapidement l'écrit et nous nous disons aujourd'hui submergés. Nous ressentons tous une impuissance face à la masse de documents écrits qui s'accroît chaque jour, journaux, magazines, rapports, monographies. L'audiovisuel nous prend également du temps. Que nous reste-t-il pour la lecture ? Quelques minutes avant l'endormissement, le temps des vacances, d'un trajet ferroviaire que l'on s'efforce aussi de nous raccourcir ? TGV et TGB apparaissent quasiment en même temps !

On pourrait fournir d'autres moyens aux élèves-journalistes d'étendre et de diversifier leurs pratiques documentaires. La formation du journaliste s'articule autour de l'écriture, « écrire pour son lecteur », « écrire pour être lu » sont des titres d'ouvrages considérés comme des *vade-mecum* de l'apprenant. On peut penser que le pendant de l'écriture – la lecture – pourrait, elle aussi être

**« le manque de temps pour la lecture  
n'est pas le triste privilège  
de nos étudiants et des journalistes »**

perfectionnée. François Richaudeau propose alternativement des travaux sur ces deux thèmes. Le manque de temps pour la lecture n'est pas le triste privilège de nos étudiants et des journalistes. On le retrouve dans toutes les professions sur lesquelles pèse le facteur-temps : chercheurs, décideurs de tous ordres, politiciens ou entrepreneurs ou encore... bibliothécaires. Il existe des méthodes dites de "lecture rapide" qui permettent de pallier ce déficit de temps. Ne pourrait-on pas imaginer des modules de lecture qui apprendraient quelques techniques simples pour au moins retourner (ou aller) à certains documents ?

L'épreuve de synthèse à partir d'un dossier de presse volumineux du concours d'entrée à l'ESJ révèle déjà la difficulté. Il suffit d'observer les stratégies mises en œuvre. Peu ou pas de méthode. Le recours au surligneur, qui bien souvent transforme l'ensemble du document en une tache bleue ou rose selon les goûts. Découragement devant la masse de documents. Même arrivés au-delà du Deug, peu d'étudiants ont été formés à ces pratiques, exploitation des lectures, grilles, bibliographies. Certains d'entre eux ont eu à produire, dans le contexte universitaire, un mémoire plus ou moins important s'appuyant en général sur un

“appareil documentaire”. Cependant dès leur entrée en professionnalisation, il semble que le goût pour la recherche documentaire, autre que dans la presse, ne les attire plus ou pour le moins qu’ils n’en aient guère le temps. Un élève journaliste de l’ESJ diplômé d’un IEP nous confiait un jour n’avoir jamais lu un livre de sa carrière d’étudiant. Comme a eu l’occasion de le rappeler Patrick Champagne lors d’un séminaire tenu à l’ESJ, l’universitaire contrairement au journaliste n’est pas soumis à l’accélération constante de la production de l’information. Ce facteur-temps entre évidemment dans la compréhension des pratiques documentaires des élèves-journalistes. C’est pourquoi, comme nous l’avons dit plus, le centre de documentation a certainement un rôle de premier ordre à jouer. En fournissant des outils adaptés de recherche, qui font gagner du temps à l’étudiant, en réfléchissant de concert avec ceux-ci, mais également avec les autres permanents chargés de les former aux besoins en livres et autres documents.

**« L’universitaire contrairement au journaliste n’est pas soumis à l’accélération constante de la production de l’information »**

Cet article s’inscrit, comme nous le rappelions en introduction, dans la continuité du séminaire sur le journalisme et la complexité. Notre contribution ne pouvait être que modeste. Nous continuerons quoi qu’il en soit de faire en sorte que les journalistes qui sortiront de l’Ecole de journalisme de Lille puissent aider leurs futurs lecteurs, auditeurs, ou téléspectateurs à “un peu moins mal comprendre” le monde complexe dans lequel ils vivent.

*Nous concluerons par une réflexion d’un peintre, qui lui aussi donne à sa façon une vision du monde, Albrecht Dürer : « Le peu que je sache, je veux le faire connaître afin qu’un autre, meilleur que je suis, découvre la vérité, et que l’œuvre qu’il poursuit sanctionne mon erreur. Je m’en réjouirai pour avoir été, malgré tout, cause que cette vérité se fasse jour » ■*

### Notes

1. CHAUMIER, Jacques (1984), *Les techniques documentaires*, PUF, Paris
2. cf. note 24
3. Nous empruntons ce terme à De Bonville qui lui-même l’emprunte à Jacques Rivet : “journalique” comme adjectif dérivé du substantif journal, journalistique étant dérivé de journaliste. Voir note 24.
4. COTTE, Dominique, (1991), *Stratégie documentaire dans la presse*, ESF éditeur, Paris
5. GENETTE, Gérard (1972), *Figures III*, Seuil, Paris
6. On peut voir dans cette impossibilité, ressentie comme une frustration, l’origine d’un certain nombre de livres écrits par des journalistes. Une manière de prolonger, de compléter un traitement journalistique.
7. Voir à ce sujet la page “Essai” de *L’Express* du 27 juin 1996 ouverte à Christian Spitz et intitulée “Bill Gates contre Gutenberg ?”. L’auteur voit dans le numérique un aiguillon pour l’écrit et notamment la presse. « La valeur ajoutée de l’information résidera plus que jamais dans la capacité à rapporter des faits bruts et à les présenter de manière honnête, structurée et intelligible ; bref, à redonner du sens, ce qui est le privilège de l’écrit ». Il conclut par « L’anagramme de Gutenberg n’est autre que Net Bugger, parasiteur de réseau ».

8. Ce personnage est également évoqué par Ignacio Ramonet. « Chaque jour environ 20 millions de mots d'information technique sont imprimés sur divers supports (revues, livres, rapports, disquettes, cédéroms). Un lecteur capable de lire 1 000 mots par minute, huit heures par jour, mettrait un mois et demi pour lire la production d'une seule journée ; et au bout de cette période, il aurait accumulé un retard de cinq ans et demi de lecture... Le projet humaniste de tout lire, tout savoir, est devenu illusoire et vain. Un nouveau Pic de La Mirandole mourrait asphyxié sous le poids des informations disponibles. Longtemps rare et onéreuse, l'information est devenue pullulante et prolifique ; avec l'air et l'eau, elle est devenue l'élément le plus abondant de la planète. De moins en moins chère au fur et à mesure que son débit augmente, mais - tout comme l'air et l'eau - de plus en plus polluée, contaminée. » RAMONET, Ignacio. Apocalypse médias : concentrations géantes dans les industries culturelles, *Le Monde diplomatique*, avril 1997
9. FELL, René (1946), *Le journalisme en vingt et une leçons*, Ed. de la Baconnière, Neuchatel
10. *Les droits et les devoirs du journaliste : textes essentiels* (1992), coédition ESJ-Lille/CFPJ Paris
11. *Le Monde diplomatique* est bel et bien un journal, il en a toutes les caractéristiques, jusqu'à son papier... et pourtant il est "rangé" parmi les revues d'études. Ce classement est à considérer.
12. COTTE, Dominique (1991), *Stratégie documentaire dans la presse*, ESF éditeur, Paris
13. En documentation la différence entre "bases" et "banques" de données est liée au contenu. Dans les premières on trouvera des références de documents. Pour se procurer les documents primaires il faudra soit les avoir dans son centre soit se les faire expédier. Les nouveaux outils de communication ont considérablement réduit les délais. On peut se les faire "faxer" depuis un certain nombre d'années, on peut aujourd'hui se les faire transmettre par messagerie électronique (*File Transfer Protocol*, FTP ou également en "documents attachés" en courriel). Dans les secondes, on aura accès au document lui-même, en texte intégral. Un même serveur peut proposer les deux services à des coûts différenciés
14. Pour les Américains, "nothing is more dead than yesterday's paper", adage rapporté par Dominique COTTE (cf. *supra*)
15. CHARON, Jean-Marie et alii (décembre 1996), *Les journalistes et leur qualification*, Observatoire des pratiques et des métiers de la presse, CFPJ, Paris
16. Le questionnaire d'actualité, connu à l'ESJ sous le nom de "QA", est une des figures imposées de la pédagogie. Régulièrement décrié par les étudiants qui trouvent qu'il leur prend beaucoup de temps, il permet pour le moins comme nous l'avons dit de faire découvrir des titres vers lesquels les étudiants ne seraient pas allés spontanément. Son objectif est notamment d'apprendre aux étudiants à lire des informations, à les sélectionner, à voir quels sont les éléments informatifs délivrés dans un article. Il les oblige à regarder plus attentivement, à considérer certaines données (statistiques...). Il a lieu toutes les semaines. Les 2ème année en sont dispensés au moment de l'intensive.
17. A signaler ici un article paru dans *Le Monde, supplément Télévision, radio, multimédia* des 6 et 7 avril 1997. À l'occasion de l'arrivée de Patrice Gélinet à la direction des programmes de France-Culture, l'interviewée, Marion Thiba, productrice, et non pas journaliste, déclare : « Quand il [Patrice Gélinet] dit qu'il souhaite faire de la vulgarisation et de la pédagogie, alors là, ça devient inquiétant. (...) Ce n'est pas le rôle de France-Culture ! Le livre et l'école sont là pour ça. France-Culture est une radio de la marge, pas de la norme. La radio des pensées en train de s'élaborer, et pas celle des idées reçues, une radio où l'on rend aux choses leur complexité, pour une bonne raison : nous avons du temps devant nous. » Cette station rappelle à l'envi qu'elle est la "radio des livres" et jouant d'une double référence anaphorique : "France-Culture : le monde appartient à ceux qui l'écoutent." Certains ne manqueront pas de dénoncer une vision élitiste à l'époque de la massification culturelle. Et d'autres se poseront la question de savoir si France-Culture est vraiment une radio...
18. SEIBEL, Bernadette (octobre 1994), "Que lisent les étudiants ?", *Le Monde diplomatique*
19. BOURDIEU, Pierre, PASSERON Jean-Claude (1964), *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Minuit, Paris
20. Voir sur la persistance de ce phénomène : Sciences humaines : la catastrophe ? et l'entretien avec Pierre NORÁ : "C'est la civilisation de la lecture qui est atteinte", *Le Monde, supplément Livres* du 18 avril 1997
21. Il s'agit de *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Devoir*, *Le Nouvelliste*, *La Tribune*.

22. MOLES, Abraham (1967), *Sociodynamique de la culture*, Mouton, Paris, La Haye
23. TUNSTALL, Jeremy (1971), *Journalists at work*, Sage publications, Beverly Hills, Cal.
24. La documentation de presse met en présence deux agents informationnels. Une universitaire a récemment publié sa thèse sur l'identité professionnelle des documentalistes de presse. Nous pensons avec Christine LETEINTURIER que l'exercice de la documentation dans le milieu journalistique est particulier. Si le documentaliste est celui qui "réunit, classe, conserve et utilise les documents pour le compte d'un service public, d'une collectivité", il a affaire en ce qui nous concerne à une collectivité bien spécifique.
25. BONVILLE, Jean de (1977), *Le journaliste et sa documentation : sources d'information et habitudes documentaires des journalistes de la presse quotidienne francophone du Québec*, Groupe de recherche en information et communication, Université Laval, Québec
26. *Ibid.*
27. Signalons au passage ces quelques lignes de Dominique Wolton : « *La production de connaissance n'existant pas sans référence bibliographique, j'ai essayé de citer les ouvrages les plus importants, quelles que soient leurs orientations théoriques (...)* » in WOLTON, Dominique (1997), *Penser la communication*, Flammarion, Paris. Nous ne sommes pas si catégorique et ne nions pas la production de connaissance autre qu'écrite... peut-être la privilégions-nous, tout au plus.
28. BALZAC, Honoré de (1843), *Les journalistes : monographie de la presse parisienne*, Editions Arléa, (1991)
29. WEBER, Max. Allocution prononcée en 1910 à Francfort lors des premières assises de la sociologie allemande, in *Réseaux* n°51, Cnet, 1992
30. Il faudrait peut-être envisager ici une explication plus religieuse que politique. Comme le dit plus loin WEBER, les Français sont également des démocrates. Des études sur la lecture et notamment ce que l'on appelle "la lecture publique" mettent en avant la culture protestante qui donne plus d'autonomie au lecteur, que ce soit pour la lecture des textes religieux ou pour tout autre écrit. Les bibliothèques se sont plus tôt et plus vite développées dans les pays où cette religion est majoritaire.
31. TERROU, Fernand (1964), *L'information*, colloque du Grand-Orient de France Paris (cité par VARIN D'AINVELLE)
32. VARIN D'AINVELLE, Madeleine (1965), *La presse en France : genèse et évolution de ses fonctions psychosociales*, Paris
33. DEBRAY, Régis (1979), *Le pouvoir intellectuel en France*, Paris
34. DELEUZE, Gilles. *A propos des "Nouveaux Philosophes" et d'un problème plus général*, ca.1970. DELEUZE s'est "fait" journaliste un temps à *Libération*... « [puisqu'] une des raisons les plus intéressantes de devenir journaliste est de vouloir voyager » selon les termes de Serge DANÉY.
35. RIEFFEL, Rémy (1984), *L'élite des journalistes : les hérauts de l'information*, PUF, Paris
36. BOURRICAUD, François (1980), *Le bricolage idéologique : essai sur les intellectuels et les passions démocratiques*, PUF, Paris
37. RUELLAN, Denis (1993), *Le professionnalisme du flou : identité et savoir-faire des journalistes français*, Presses universitaires de Grenoble
38. HALIMI, Serge (février 1995), "Un journalisme de révérence", *Le Monde diplomatique* : « *Pour eux, le soleil ne se couche jamais. Dès l'aube à la radio, le soir à la télévision; dans la presse écrite, l'éditorial à flux tendu : quotidien national, hebdomadaire, quotidiens régionaux. Et, pour compléter le tout, le livre annuel matraqué sur toutes les ondes* »
39. WEILL, Nicolas (24 janvier 1997), "Pierre Bourdieu et le journalisme : exercice de défiance", *Le Monde*
40. "De l'anticonformisme à la subversion : Pierre Bourdieu, quarante ans de travail éclairés par son nouveau livre" : entretien exclusif avec un acteur majeur de la pensée contemporaine, *Les Inrockuptibles : l'hebdô musique, cinéma, livres, etc.*, 9 au 15 avril 1997. En fait, la réponse à notre question avait déjà été donnée à Didier ERIBON du *Nouvel Observateur* en 1984. D.É. : « *Pourquoi*

accepter [alors] de donner une interview ? Pourquoi aller sur le terrain de l'adversaire ? » P.B. : « Pour y défendre les valeurs de l'autonomie et les critères propres aux régions les plus autonomes de l'univers savant auprès des gens qui sont plutôt mal informés que mal intentionnés ». "Université : les rois sont nus", *Le Nouvel Observateur*, 2-8 novembre 1984.

41. WIEVIORKA, Michel (1997), *Commenter la France*, Éditions de l'aube, Paris. La lecture de la préface de Michel Wieviorka et de la postface de Michel Samson, pour la question qui nous occupe ici, est instructive. Celle du reste du livre pour avoir une idée de "comment est la France"...
42. L'intitulé est assez signifiant.
43. Exception à signaler, *Le Monde diplomatique*, qui dans dans les articles renvoie aussi bien à d'autres journaux qu'à des ouvrages ou des rapports. De même dans ses pages "les livres du mois".
44. Nous avons ici privilégié l'axe sociologie-journalisme ; nous aurions tout aussi bien pu choisir l'axe histoire-journalisme. La littérature sur ce binôme ne manque pas. Les deux mettent en avant les rapports forcément différents au temps qu'entretiennent journalistes et chercheurs.
45. BRADBURY, Ray (1955), *Fahrenheit 451*, Denoël, Paris
46. « Vous avez vu les panneaux de cent mètres de long dans la campagne à la sortie de la ville ? savez-vous qu'avant, ils avaient seulement une dizaine de mètres ? Mais les voitures filent si vite maintenant qu'ils ont dû les rallonger pour que la publicité garde encore un effet. » cf. note supra.